

Aiat Fayez

Terre vaine

**AIAT
FAYEZ**

P.O.L
Extrait de la publication

Terre vaine

DU MÊME AUTEUR

Cycle des manières de mourir, P.O.L, 2009

Les Corps étrangers, L'Arche, 2011

Aiat Fayez

Terre vaine

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1494-3
www.pol-editeur.com

Dans un premier temps, F. ne réagit pas. Puis il se tourne légèrement et réalise que c'est à lui qu'on s'adresse. Il préfère ne pas s'arrêter. Il ne tient pas à répondre. Il fait demi-tour. Il prend l'escalator de la station dans le sens inverse et remonte vers les rues. Il voudrait se fuir. Courir pour ne pas penser. Il baisse la tête et se dirige d'une façon tout à fait absurde vers la place des Ternes. Il s'y dirige uniquement parce qu'il y a foule. Uniquement pour se fondre dans cette foule. Uniquement pour se dérober à la vue de ceux qui ont assisté à la scène.

Il marche dans l'avenue de Wagram et cherche l'avenue de Wagram et ne la trouve pas. Il ne souhaite qu'une chose : poursuivre son mouvement, montrer qu'il a à faire. Pour paraître normal, dissimuler son malaise, préserver son incognito. Il veut faire partie du flux des gens qui débudent la

journée. Alors il va par-ci par-là, jamais très loin des autres. Puis il voit une bouche de métro et s'y engage comme tout le monde. Il ne remarque pas qu'il s'agit de l'autre entrée de la même station. Il n'en a pas le temps. Le métro est à quai et il s'y précipite.

Un instant, il croit voir dans ce wagon la jeune femme. Il en ressort aussi rapidement qu'il venait de monter. Il se met à courir vers l'arrière du métro, il court comme un pickpocket, il court jusqu'au signal sonore de la fermeture des portes. Et là, il saute dans le wagon le plus proche et s'accroche à une barre. Il ouvre les boutons de sa chemise. Il est tout essoufflé. Exténué en cinq minutes. Il suffirait pourtant d'un peu de recul pour se calmer, reprendre ses esprits. Minimiser. Rationaliser. Mais c'est la dernière chose qu'il pourrait faire. Il jette un regard autour de lui. C'est un regard mêlé de ressentiment et de détresse, un regard qui fait ressortir la noirceur du fond des yeux. Des passagers pensent à un kamikaze. Ils voient le moment où le métro s'arrêtera entre deux stations, le moment où le conducteur annoncera d'une voix blanche qu'un kamikaze se trouve dans un wagon. Puis le silence implacable qui s'ensuit, le silence qui éloigne chacun de la vie. C'est seulement lorsqu'il se voit dans la porte vitrée que F. réalise dans quel état il est : il a le regard hagard et les cheveux ébouriffés ; les

yeux cernés et le front trempé. Comme sorti d'un cauchemar, se dit-il.

Il a encore une vingtaine de minutes pour arriver à son rendez-vous. Disons trente, puisqu'il peut trouver une excuse crédible pour dix minutes de retard. Trente minutes. C'est largement suffisant pour arriver à l'École. Deux correspondances rapides et c'est bon. Mais il n'y pense pas. Il continue de s'observer. Il est figé devant son image.

Il se reproche de n'avoir pas réagi. Il aurait pu se retourner et répondre. Mais il n'a pas osé regarder la jeune femme. Il l'a vue briller de haine l'espace d'un instant. Puis il a baissé la tête. Il est rentré dans ses épaules. Il a décampé. À l'instar d'un voleur, se dit-il. Il se prend à imaginer une suite à l'incident de tout à l'heure. Une réaction violente de sa part, puis une réaction très violente. Il voit la jeune femme à ses pieds, saignant du visage. La flaque de sang grossit à vue d'œil. Et plus la scène devient atroce, plus il se sent réconforté. Quand il revient à la réalité des faits, à la réalité de ce qui s'est produit et à la réalité de ce qu'il est dans ce pays, à nouveau le malaise l'envahit.

Il ne sait pas quoi faire lorsque l'histoire du rendez-vous lui revient à l'esprit : voir son directeur de thèse avant la longue pause de l'été relève presque du devoir. Ce serait un acte guidé par le bon sens. Surtout qu'il a lui-même insisté pour

avoir le rendez-vous. Mais plus il y pense, moins il arrive à se décider. Il finit par ne plus avoir la force d'y penser, il le ressent lorsqu'il s'oblige à trancher. Il prend la décision de ne pas y aller, mais comme c'est une décision prise instantanément, il revient dessus. Puis il revient sur la décision contraire, si bien qu'il décide d'y aller et de ne pas y aller, ce qui revient à ne pas décider. Il est encore trop sous le coup de l'émotion pour pouvoir avoir une pensée cohérente, intelligente, nuancée. Mais ce qui devient peu à peu certain, c'est qu'il n'a plus envie de voir son directeur. Plus maintenant. Plus après ce qui vient de se produire tout à l'heure. Il ne veut plus voir personne dans ce pays.

Malgré lui, par pure habitude, il sort à Châtelet. Il évite de regarder les gens qui, eux, l'évitent tout court. Tout le monde s'évite dans cette ville, mais pour lui, tout le monde l'évite. Cela fait une dizaine de minutes qu'il marche hâtivement dans les couloirs de cette station qu'il connaît par cœur. Normalement, il peut trouver le chemin qui mène à la ligne 4 les yeux bandés. Aujourd'hui, il se retrouve sur le quai d'une autre ligne, il prend une mauvaise direction, il se rend compte qu'il se dirige vers une sortie, il revient sur ses pas, toujours aussi rapidement, il va à droite et à gauche d'un pas affairé, mais à vrai dire il ne sait plus par où aller. Il trouve le quai de son métro après de

longues minutes. Il attend à côté d'un jeune Tzigane qui doit avoir à peine douze ans. Il ne se rend pas compte de la dureté de son regard. Il ne se rend pas compte qu'il a encore un regard ferme, froid, inhumain. Un regard qui sort à peine de l'incident. Et comme par défi, le petit Tzigane le fixe en fronçant les sourcils. Je ne vais pas en arriver à baisser les yeux devant un enfant, se dit F. Je ne vais pas me laisser piétiner par tout le monde. Alors il continue de le regarder de la même façon. Mais il n'est pas impressionné pour un sou, ce gamin. Ce n'est pas l'homme qu'il a en face de lui qui va l'intimider. Il en a vu d'autres. La preuve, il se colle bientôt à F. et le traite de « raciste ». L'insulte n'émeut pas F. Il en sourit même. Il trouve la situation assez cocasse : être traité, lui l'étranger, de raciste. Surtout qu'après ces dix ans de vie en France, il a acquis une certaine expérience en la matière. Il ne regarde plus le Tzigane qui se dirige vers une sortie en se retournant parfois vers lui. Il entre dans une rame bondée. Enlève son sac à dos pour mieux se faufiler entre les gens. Une place est libre là-bas. Il s'assoit, fatigué. Il met son sac à dos sur ses genoux. S'aperçoit qu'il est un peu ouvert. À l'intérieur, le baladeur a disparu.

Il ne fait rien lorsque le métro s'arrête à la station de l'École. Il ne se pose pas de questions. Il est assis et ça lui convient. C'est la seule chose qu'il souhaite : s'asseoir. S'arrêter. Même si rien ne s'arrête dans sa tête. Tout défile malgré lui en boucle. Il revoit le film de l'incident qui s'est produit avec la jeune femme. Il revoit le moment précis. La voix portée par la haine. Le tutoiement du mépris. *Tu veux ma photo?* Et tous se tournent vers lui. C'est lui qui cherche à dénuder cette demoiselle en la regardant. C'est lui qui la viole du regard. *Tu veux ma photo?* Alors qu'elle a mis un décolleté dont l'échancrure a été prévue à seule fin de suggérer ce qui de toute façon se voit à une centaine de mètres. Il l'a regardée comme tous les hommes l'ont regardée, mais c'est à lui, l'étranger, qu'elle s'en est prise, à lui et à personne d'autre. *Tu veux ma photo?* Il aurait pu

répondre de différentes manières. Feindre l'incompréhension par un pardon arrogant. Ou jouer le jeu en disant *pas seulement*. Ou rire en répondant *oui, mais en couleurs*. Même une répartie agressive aurait pu lui épargner la cavale, quelque chose comme *non merci, en vrai non plus, vous ne m'intéresseriez pas*. N'importe laquelle de ces réponses aurait pu figer la scène et lui permettre de garder la tête haute. N'importe laquelle de ces réponses lui aurait permis de reprendre la main. N'importe laquelle de ces réponses, oui; mais pas le silence. Le silence, l'aveu de la faute. Le silence de la culpabilité. Il aimerait reprendre la journée du début. Reprendre tout du début. Non pas pour fuir l'incident. Non pas pour l'esquiver en changeant l'heure de sa sortie. Non. Juste pour revoir la jeune femme du métro. Pour voir plus précisément la haine dans son regard. Réentendre le mépris dans son intonation. Essayer d'avoir une intonation identique. Un regard semblable. Et lui répondre en conséquence. Mais l'incident est fini. Il n'en reste plus qu'une tache dans la mémoire. Ça a peut-être duré cinq secondes. Cinq secondes qu'une dizaine de personnes rapporteront à leurs collègues et à leurs amis. Cinq secondes pour juger l'étranger qui s'est enfui comme un voleur.

Il ne peut plus tenir en place. Il se lève dès que le métro s'immobilise. Il se faufille à travers les gens et descend sur un quai presque désert. Il s'assoit

et fixe les rames qui passent. Lorsqu'un clochard vomit à quelques mètres de lui, il se lève et s'en va. « Pardon m'sieur », balbutie le sans-abri. Il ne répond pas. Il accélère, c'est tout. Il se sent vide. Dépourvu de la moindre énergie. Et en même temps, quelque chose sourd en lui, quelque chose qui relève de la haine et de la violence. Peut-être aurait-il dû tenir tête à la jeune femme? Sans doute aurait-il dû hausser le ton pour ne pas la laisser répéter son mépris? Il n'en a pas été capable. Il est trop bien élevé pour manifester sa colère devant des tiers. Son éducation ne le lui permet pas. Son éducation a laissé quelqu'un le calomnier en public. Mais est-ce l'éducation ou un manque de confiance en soi maquillé par l'éducation?

Il rentre dans sa chambre d'étudiant de l'avenue de Wagram. Il fume une cigarette qui ne le calme pas. Alors il prend un peu de papier toilette, s'installe sur le canapé et se branle en pensant à une ancienne prof. Le regard de la femme du métro vient brouiller le désir dans son esprit. Il se branle de plus en plus vite. Il n'y aura pas de plaisir, il le sait. Sa respiration ne se bloque pas quand il vient. En pliant le papier toilette, il ne peut s'empêcher de penser que ce liquide visqueux représente sa douleur. Qu'il en est débarrassé pour un moment.

Depuis qu'il est rentré, il entend un faible bruissement de musique, comme si de micro-

chanteurs tenaient un micro-concert quelque part d'invisible à l'œil nu. Mais il est trop dans les méandres de ses pensées pour vouloir s'efforcer de savoir ce que c'est. Ce qu'il cherche en ce moment est plus important. Il écarte ses livres, ses habits, son sac à dos, tout cela avec des gestes moins nerveux que las. S'il avait un téléphone fixe, il aurait pu s'appeler sur le téléphone portable et le trouver de cette manière. Mais un téléphone est déjà de trop pour ce jeune homme qui ne connaît personne dans cette ville. À vrai dire, il ne connaît personne dans ce pays. C'est impressionnant de voir à quel point il est seul dans la vie. En vérité, plus le temps passe, plus l'idée qu'il se fait de l'amitié devient exigeante. Et même les amis qu'il n'a pas trouvés, il fait en sorte de ne jamais pouvoir les rencontrer. La lecture est sa principale préoccupation. Essentiellement de la littérature. De la poésie. Beaucoup de poésie. Il lui arrive de verser des larmes en lisant des poèmes. Et il se demande s'il sanglote sur son sort ou sur la beauté du poème. Pour rien au monde il ne serait prêt à échanger ces moments contre un café avec quelqu'un.

Il entend la voisine d'en face dans le couloir. Il se fige sur place. Il ne l'a jamais vue, il est très habile. Il ne reprend ses mouvements que lorsqu'elle claque sa porte. Il cherche en vain son téléphone portable. Il vérifie sans y croire les poches de son

jean, puis il le balance sur le canapé. Il commence à se crispier. Comment peut-il être si désordonné? Comment peut-il se supporter? Il décide de ranger un peu sa chambre. De chercher de façon systématique. Il remet les livres en place. Il jette le tee-shirt sale dans le panier à lessive, plie son jean. Se moque de la voix intérieure qui lui demande d'être plus rigoureux. Et lorsqu'il saisit d'un geste sa veste pour descendre s'acheter un sandwich, c'est sur son baladeur qu'il tombe. Le baladeur qu'il croyait volatilisé. Il est allumé. Sophie Hunger chante *Le vent nous portera*.

Il finit par trouver son téléphone en mettant les clés dans la poche de sa veste. Il hésite un instant dans l'escalier, se décide à aller prendre le sandwich vite fait. Il téléphonera ensuite à la compagnie aérienne.

Il n'y a plus de sandwiches à cette heure de l'après-midi, mais on peut lui en faire un s'il le souhaite. Ça prendra cinq minutes. « Je vais attendre », déclare-t-il. Puis il patiente en faisant des va-et-vient dans la boutique. Ne devait-il pas au moins hocher la tête en guise d'approbation? Il se revoit entrant dans la boulangerie. Il revoit le sourire de la boulangère. Il réentend sa propre réponse, *je vais attendre*. Ne devait-il pas faire preuve de plus d'amabilité? Ne doit-il pas être plus décontracté dans ses relations? Ne doit-il pas être *plus simple*?

Moins crispé? Peut-être que tout cela vient de sa maudite culture? Peut-être qu'il est lui-même responsable de tout ce qui lui arrive? Le sandwich est prêt. Il paie et remercie avec beaucoup d'insistance la boulangère. Elle ne dit rien. Pas même l'habituel bonne soirée.

Il remonte dans sa chambre; il est dix-sept heures passées de quelques minutes. Personne ne répond à la compagnie aérienne. Il rappelle : les bureaux ferment à dix-sept heures. Il s'affale sur son canapé. Il s'endort sans manger son sandwich.

C'est à la première heure, le lendemain, qu'il contacte la compagnie aérienne. Il y a effectivement un vol pour son pays aujourd'hui. Le prochain départ aura lieu jeudi. « On m'attend là-bas pour ce soir », déclare F. qui ment comme il respire. Mais l'employée qui est à l'autre bout du fil n'est pas du tout sur la même longueur d'onde. « De toute façon, dit-elle, toutes les places sont prises. Que ce soit pour aujourd'hui ou pour jeudi. Je vous donnais juste des informations générales sur les jours de départ. » Il n'y aurait pas pensé. Comme ça, tous les vols sont pleins pour le pays natal. L'idée de devoir rester en France lui tombe dessus comme un coup de massue. *Tu veux ma photo ?* Il ne veut plus rester ici. Il veut s'éloigner un tant soit peu de ces gens. À part son pays, il ne voit pas où il aurait les moyens financiers de rester quelque temps : voilà pourquoi

il s'est décidé à chercher un billet pour sa terre natale, même s'il lui voue une haine indéfinissable. S'il fallait qu'il choisisse entre la France et son pays, il dirait qu'il doit choisir entre le mauvais et le pire, mais qu'il préfère ne pas choisir.

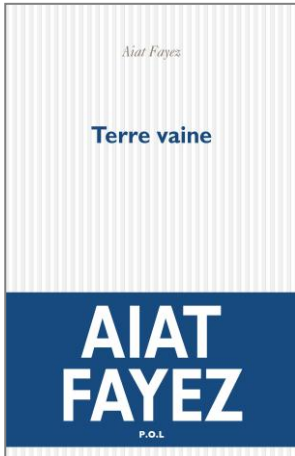
Il raccroche le téléphone ; il sent la fatigue dans ses muscles. Il appelle d'autres compagnies aériennes qui s'avèrent être hors de prix. Alors il recompose le premier numéro et explique que sa grand-mère vient de décéder. Qu'il ne peut pas attendre. Qu'il veut un billet pour aujourd'hui. La femme lui demande si c'est lui qui a appelé il y a un quart d'heure. Il dit non sans hésiter. Et il répète qu'il doit partir aujourd'hui même. L'employée lui demande de patienter. Elle met une musique d'attente qui lui rappelle le kitsch immuable de son pays natal. Une musique qui lui donne envie de raccrocher. Mais il garde le combiné contre son oreille. Il s'abstient de faire le moindre faux pas. Il ne veut pas perdre la lueur d'espoir que représente cette ridicule musique d'attente. Finalement, on lui fait savoir qu'il n'y a pas de place. Ni pour aujourd'hui, ni pour jeudi. À force d'insister, il obtient de l'employée un tuyau : il peut se présenter trois heures avant le vol au guichet de la compagnie à Roissy. Si une place se libère, il pourra la prendre en payant sur le coup. « Inutile de vous dire que ce n'est pas garanti. Ça arrive parfois. Mais à vous de voir. »

À lui de voir. Soit il paie ses deux mois de loyer en retard et continue de rester ici, soit il se procure un billet pour rentrer quelque temps dans son pays. Il ne peut pas faire les deux. Mais il a déjà choisi, il est sûr de son choix, il n'y pense même plus. Il griffonne un mot à l'intention de sa propriétaire et considère l'affaire réglée. Il doit partir à l'étranger au plus vite. Il s'acquittera de ces deux mois de loyer en retard dès son retour. C'est une lettre sèche, sans formule de politesse. Comme si le locataire et la propriétaire avaient changé de place. C'est une information qu'il donne, rien de plus. Il a autre chose à faire, lui. À peine une heure pour tout organiser avant de prendre les transports en commun pour Roissy.

Ce jeune homme n'ose pas dire de quel pays il vient. Il n'assume pas son identité. Et si vous voulez voir ce qu'est un malaise psychique, vous pouvez à tout instant l'aborder et lui demander d'où il vient. Il donne des signes d'agitation dès qu'on lui pose la question. Combien de fois n'a-t-il pas gâché une rencontre en entendant cette question? Lorsqu'il est particulièrement en forme, il dit qu'il vient de loin, quitte à ce qu'on lui demande des précisions qu'il ne fournira pas. Mais le plus souvent, il finit par dire le nom de son pays, et aussitôt il se sent mal à l'aise, hors de lui, en colère contre lui-même. Son interlocuteur voit le trouble dans son regard et

N° d'éditeur : 2269 – N° d'édition : 239042
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2012

Imprimé en France



Aiat Favez
Terre vaine

Cette édition électronique du livre
Terre vaine d'AIAT FAYEZ
a été réalisée le 29 février 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2012
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818014943 - Numéro d'édition : 239042).
Code Sodis : N51677 - ISBN : 9782818014967
Numéro d'édition : 239044.